

L'ASSASSIN DE L'AVENUE EVERARD

Le polar du confinement

de Jörg et Cathie

23^{ème} livraison



Quant au deuxième rouleau, l'employé de la commune prétendait ne pas savoir où il était passé.

Et finalement l'enquête fit un bond en avant avec l'apparition d'un témoin qui permit d'identifier la troisième victime.

Dans une enquête difficile, c'est parfois le hasard qui fait avancer les choses, mais la plupart du temps, c'est le travail acharné et minutieux des enquêteurs qui mène au succès. Dans l'affaire du tueur de l'avenue Everard, ce fut la conjonction des deux qui débloqua la situation. Les policiers avaient montré la photo de la troisième victime non seulement aux habitants de l'avenue Everard, ils avaient aussi étendu leurs recherches aux autres rues du quartier. Ils n'avaient pas récolté de renseignements très utiles. Il faut dire que la photo avait été prise post mortem. Malgré les efforts du médecin légiste pour maquiller la plaie profonde sur la tempe gauche et le teint blême du cadavre, son expression manquait de naturel. L'homme avait été frappé au même endroit que les deux autres d'un coup d'une précision exceptionnelle qui avait mené à une paralysie presque instantanée et laissé la victime quasiment sans défense. Le meurtrier avait ainsi pu les étrangler assez facilement sans rencontrer de résistance de leur part. Une telle maîtrise laissait à penser que le tueur avait pratiqué un sport de combat de haut niveau. Cette technique demandait un entraînement très dur et était en général réservé aux unités spéciales des forces armées. Ceci étant, force était de constater que la pègre et ses tueurs à gage avaient également recours à ces mêmes techniques.

Ce fut en fin de compte un vendeur de la friagerie de la chaussée d'Alseberg qui reconnut l'homme au visage tuméfié. Il l'avait vu plusieurs fois en compagnie de deux autres hommes, jeunes eux aussi. Aucun d'eux ne parlait le français, le flamand ou une autre langue reconnaissable. Les policiers en conclurent qu'il devait résider ou travailler dans le coin. Et ils se rappelèrent que quelques jours auparavant, alors qu'ils avaient déjà interrogé les gens du quartier à la suite du meurtre de Bayar, une veille dame de la maison de repos rue Saint-Augustin leur avait signalé qu'elle avait observé de sa fenêtre une maison dans laquelle s'engouffrait un grand nombre de personnes, tous des hommes, beaucoup plus que la maison ne semblait pouvoir en contenir. Elle trouvait cela bizarre. Mais comme il ne semblait pas y avoir de lien apparent avec le crime sur lequel ils enquêtaient, ils n'avaient pas plus que ça prêté attention à cette information. Vu la proximité de la maison avec la friagerie, cela valait peut-être quand même le coup d'aller voir.

Heaven's on fire, disait l'inscription sur le t-shirt de la victime. Mais quand les policiers pénétrèrent dans la maison en question, ce n'était pas le ciel qui les attendait, mais l'enfer. Dans l'étroit sous-sol, à peine éclairé par des soupiraux, s'entassaient une dizaine de lits superposés. Les quelques hommes présents les fixèrent d'un air terrorisé. Tous portaient des signes de la maladie du Covid-19. Dans un des lits un homme luttait contre l'asphyxie, d'autres toussaient, avaient les yeux fiévreux ou se tordaient de douleur. Les policiers reculèrent instinctivement et resserrèrent leurs masques. Pendant qu'une partie de l'équipe partit inspecter la maison et que l'un d'entre eux appela des ambulances, les deux agents restants tentèrent de comprendre la situation qui se présentait à eux. Ils repèrent un homme qui baragouinait le français et l'entraînèrent dans l'escalier. Ils lui tendirent un masque et du gel hydro alcoolique puis commencèrent à l'interroger. Ils étaient tous des sans-papiers moldaves et travaillaient à l'abattoir avant de contracter le virus. La victime qu'ils reconnurent tout de suite sur

la photo était un des leurs et s'appelait Oleg Kourka. Ils s'étaient inquiétés de ne pas le voir revenir et s'étaient demandé si cela pouvait avoir un rapport avec la visite d'un individu qui était venu quelques jours auparavant et avait laissé un mot pour l'homme au t-shirt lui donnant rendez-vous pour un travail. Un travail bien rémunéré, avait-il précisé.

Les ambulances arrivèrent. On y installa les plus atteints, les autres furent soignés sur place et reçurent la consigne stricte que ne pas sortir pendant 15 jours. Consigne qu'ils auraient du mal à suivre, car il fallait bien qu'ils se nourrissent.

Ils arrêtèrent le marchand de sommeil qui avait vainement tenté de se cacher dans les étages supérieurs à l'arrivée inattendue de la police. Il louait ce taudis à des pauvres diables sans recours. Trois cents euros par mois pour un endroit où dormir, une seule salle de bain et un seul WC pour toute la maison, dans laquelle les policiers avaient trouvé d'autres chambres bourrées de matelas à même le sol. Il n'y avait personne, leurs occupants devaient être partis travailler.

Ils repartirent également avec une description assez précise de l'homme venu rendre visite au jeune moldave.

Pendant ce temps, Nathalie avait pris rendez-vous avec l'ambassadeur de Mongolie, qui accepta de lui donner quelques renseignements supplémentaires sur son collaborateur assassiné, à condition que ce soit à l'extérieur du territoire de l'ambassade. Il lui proposa une petite balade au Parc Duden.

(à suivre...)

Vingt-quatrième livraison demain, si vous le voulez bien.